

ROSA YASSIN HASSAN

Les Gardiens de l'air

roman traduit de l'arabe (Syrie) par Emmanuel Varlet

Sindbad
ACTES SUD

*À Aram,
mon cœur t'accompagnera où que te mènent tes pas.*

À quelle allure elle filait, dans le long couloir de l'ambassade!

Ses chaussures orientales en cuir de vachette – elle n'en portait pas d'autres – touchaient à peine le plancher, et sa queue-de-cheval se balançait de droite à gauche en venant chatouiller ses omoplates.

Elle semblait tout droit sortie de la cour d'Haroun al-Rashid, femme-esclave trottant dans les corridors du palais califal, vêtue de son élégant saroual pourpre resserré aux chevilles. On se demandait bien comment, à Damas, à l'aube du troisième millénaire, elle avait réussi à se procurer un tel accoutrement!

Je ne pus la rattraper qu'au bout du couloir, où j'arrivai tout essoufflée :

— Madame! Madame Sophie!

Elle se retourna, apparemment étonnée, et me salua d'un simple sourire.

Mme Sophie, responsable des relations publiques de l'ambassade, avait un visage assez surprenant pour qui l'eût d'abord vue de dos. L'on avait presque du mal à croire que celui-ci appartenait à la même personne. Si l'on marchait derrière elle, on lui donnait quinze ans, seize tout au plus, mais sa pâle figure sillonnée de rides était un véritable champ de bataille.

— Madame Sophie, *please*, pourrais-je vous dire un mot ?

— *Yes?*

Trop pressée, comme à son habitude, pour m'inviter à la suivre dans son bureau, elle s'arrêta et croisa les bras, signe qu'elle était tout ouïe. Sans attendre, je saisis l'occasion qui m'était donnée de lui exposer ma demande :

— Madame Sophie..., l'entrepris-je en arabe littéral. S'il vous plaît... Ne pourrait-on pas utiliser une autre traduction que *dhâbit* pour désigner les "officiers" de l'immigration ? Chaque fois que je prononce le mot, les pauvres malheureux se mettent à rougir et commencent presque à trembler. Dans l'esprit de n'importe quel Arabe, un *dhâbit* représente forcément la police ou l'armée...

— ...!

— Il n'y a rien à faire... C'est une idée profondément ancrée dans les esprits. Je sais qu'on attend d'une traduction qu'elle soit fidèle et précise, mais, en même temps... Chaque fois que j'utilise ce mot, le cœur de ces gens se met à battre comme celui d'un frêle oiseau dans le poing d'un chasseur ! Vous voyez ce que je veux dire, madame ?

De l'étonnement. Voilà ce que ma demande éveillait chez elle. Son visage ne portait pas d'autre expression. Elle m'avait écoutée attentivement, mais peut-être mes explications n'étaient-elles pas très convaincantes... Remettre en cause une traduction officielle n'était pas une mince affaire et, si je voulais être dispensée d'adresser une demande écrite au bureau de l'ambassadeur, il fallait que je me montre beaucoup plus persuasive.

Mme Sophie, pensive, regardait d'un œil distrait mon poing, que je tenais serré contre ma poitrine, en sentant sous mes doigts les battements de mon frêle oiseau. Son visage s'était détendu, mais elle avait pris un air sévère que je ne lui avais jamais vu. L'espace d'un instant, je crus qu'elle allait

repartir au galop sans donner suite à ma requête. Je m'apprêtais à baisser les bras, mais c'est alors qu'elle esquissa un sourire, posa la main sur mon épaule et me donna de petites tapes affectueuses.

— Bravo, Anat, bravo... Tu es merveilleuse. Une traduction à la lettre ne sera jamais aussi fidèle que ce cœur qui bat sous tes côtelettes.

Son arabe restait encore un peu incertain, sans doute voulait-elle parler de mes petites côtes... En achevant sa phrase, elle me fit un grand sourire, laissant voir sa dentition parfaitement alignée, et aussi blanche que son teint.

— *Do whatever you think is the best**.

Elle resserra ses doigts sur mon épaule, puis repartit en cavalant dans le couloir, avec sa queue-de-cheval qui se soulevait à chacun de ses pas.

— Madame! m'exclamai-je avant qu'elle ne s'éloignât. Que pensez-vous du terme "responsable"? Ne serait-ce pas mieux qu'"officier"?

OK, me fit-elle en levant un pouce sans se retourner et sans interrompre sa course, qui ne faisait entendre qu'un léger bruissement entre ces murs froids.

Ce simple geste avait suffi à me mettre dans une humeur guillerette, et c'est en sautillant de joie que je repartis dans les longs corridors de l'ambassade. Mme Sophie avait accepté ma requête. Celle-ci était même passée comme une lettre à la poste!

D'où cette femme blanche comme un fromage frais, venue d'un pays aussi froid que le Canada, tirait-elle sa personnalité chaleureuse, son cœur pur et tendre? Peut-être tenait-elle cela de son père, qui était d'origine libanaise. Elle m'avait un jour parlé de lui en me disant qu'il avait passé sa vie à

* Fais ce qui te semble le mieux.

sillonner la Terre dans les ambulances de la Croix-Rouge et qu'il avait été témoin, en tant que membre des équipes médicales, de la plupart des guerres qui avaient éclaté de par le monde. Bien sûr, la formule de Mme Sophie était exagérée, mais il est sûr qu'il avait au moins été au cœur des conflits du Darfour, de Bosnie-Herzégovine et d'Afghanistan.

— Et puis, comble du ridicule, il a été emporté par une épidémie de malaria, en Afrique.

— ...!

Je me demandais bien où était le ridicule dans cette histoire... Un homme tel que lui devait-il sauter sur une bombe ou être tué par un missile pour que sa mort fût regardée comme tragique? Quoi qu'il en soit, Mme Sophie pensait que son père avait été enterré dans l'une des innombrables fosses communes du continent africain.

Ce petit succès avait pour moi changé le cours de cette rude journée, dispersant les nuages noirs sous lesquels elle avait commencé. Désormais autorisée à employer le mot "responsable", je n'allais plus croiser ces regards terrifiés et subir le triste spectacle de ces pauvres gens prêts à se mettre au garde-à-vous et à saluer les "officiers" en tapant du pied sur le sol, de toutes leurs forces, comme des acteurs burlesques!

J'étais en retard...

À l'heure qu'il était, l'officier... le responsable canadien devait certainement commencer à s'impatienter et les demandeurs d'asile dont l'entretien était prévu ce matin devaient être en train de faire les cent pas devant sa porte, pleins d'inquiétude.

Anat poussa la porte vert pistache de la salle et, à peine entrée, ressentit un haut-le-cœur qui lui fit oublier du même coup sa petite victoire sur le lexique officiel. Elle avait envie de vomir chaque fois qu'elle franchissait le seuil de cette

pièce dans laquelle flottait une moiteur visqueuse. La climatisation brassait l'air chaud, qui, pour ne rien arranger, était chargé des odeurs du café que l'officier préparait sur sa petite plaque électrique posée à côté de lui.

Au service des visas et de l'immigration de l'ambassade du Canada, il était le responsable à qui le Haut-Commissariat aux réfugiés soumettait les demandes d'asile dans son pays. Comme chaque matin depuis deux ans et demi, il s'occupait d'examiner les dossiers. Des montagnes de papiers multicolores, illustrés de schémas et de photographies, s'empilaient sur son bureau.

Dès son arrivée, Anat remarqua qu'il avait l'air maussade, la mine plus sombre que d'habitude. Il dégustait son café arabe dans sa petite tasse en porcelaine – le café étant peut-être la seule chose que Jonathan Green appréciait dans ce pays, avec les yeux fardés de khôl des femmes de Damas, selon son expression.

— *Hi, Joe... How are you**? le salua-t-elle.

Pour toute réponse, il leva le nez de ses papiers, sourit vaguement, avec une petite moue courtoise, et se replongea dans sa lecture... Apparemment, il était concentré sur le rapport médical du demandeur d'asile qu'il s'apprêtait à faire entrer, et auquel Anat Ismaïl allait servir d'interprète.

Elle passa derrière le bureau et vint à côté de lui pour prendre place sur sa chaise métallique, juste à côté de la sienne. Elle put alors apercevoir, dépassant du dossier bleu, une page couverte de signatures, ainsi qu'une photo montrant un corps portant des marques de brûlures.

— ... *How is the baby***? répondit enfin Joe en remettant la photographie dans le dossier, avant de tapoter doucement le ventre d'Anat en riant.

* Salut, Joe... Comment vas-tu?

** Comment va le bébé?

Manifestement, le choc qu'avait eu Anat en tombant sur ce cliché n'avait pas échappé à son attention. Peut-être avait-il également lu sur son visage le profond dégoût que l'air renfermé de cette pièce soulevait en elle, lui donnant l'impression de respirer des remugles de rouille et de sang séché.

— *Fine**... , lui dit-elle en s'efforçant de sourire, puis en passant sa main sur son ventre arrondi par trois mois de grossesse.

Sur le bureau était posé le dernier rapport statistique du Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR), publié en anglais, sur les populations pour lesquelles le commissariat devait intervenir, ou auxquelles il devait accorder une attention particulière. Anat l'ouvrit, en se disant que cette lecture lui permettrait d'oublier sa nausée, de dépasser ses petites préoccupations et de diriger sa pensée vers le vaste monde.

Selon ces estimations, l'Asie était le continent qui comptait le plus grand nombre de réfugiés, et ce, très loin devant l'Europe, qui venait en deuxième position, avec notamment la Bosnie-Herzégovine et les anciens États communistes... Le rapport n'était pas daté, mais il ne paraissait guère ancien. Ce genre de document ne retiendrait l'attention de personne ici, sinon celle de la femme de ménage, qui finirait par le jeter un soir à la poubelle! Une chose était sûre : s'il y avait un endroit dans le monde où il pouvait passer totalement inaperçu, c'était bien celui-ci.

Joe la sortit de ses rêveries en lui donnant quelques informations sur le premier demandeur d'asile qu'ils allaient voir ce matin, et dont le parcours était résumé dans le dossier.

Il s'appelait Salva Quajee.

* Très bien.

Ce jeune chrétien soudanais du Sud s'était engagé dans le Mouvement populaire de libération du Soudan – appelé aussi le “Mouvement de John Garang” – et, de là, avait rejoint les forces de guérilla. C'est en qualité de soldat armé d'un lance-roquettes qu'il avait vécu les deux décennies du conflit armé opposant le sud au nord du pays. Il était ensuite resté de longs mois durant aux mains des hommes d'Omar el-Béchir, avant d'être libéré à l'occasion d'un échange de prisonniers.

Salva n'était pas marié, et il vivait seul, les guerres ayant décimé sa famille.

Jonathan montrait toujours beaucoup d'intérêt et d'enthousiasme pour les histoires des demandeurs d'asile; pour ma part, la perspective de ces longs témoignages avait plutôt tendance à me donner la nausée, ainsi qu'une atroce migraine qui me compressait le crâne et m'obligeait à m'ava-chir sur mon siège.

Cette fois-ci, je devais être d'une pâleur cadavérique, car, avant même le début de l'entretien, Jonathan me regarda d'un œil inquiet, prit ma main dans la sienne et me dit, en allongeant les voyelles anglaises :

- *If you are tired, Anat, we can postpone today's meetings.*
- *Don't worry, I'll be fine*...*

Malgré la froideur de son tempérament, une chose qui m'avait toujours horripilée chez lui, Jonathan Green était un ami que je fréquentais quasi quotidiennement depuis trois ans. J'allais sûrement le regretter lorsque, bientôt, au terme de son contrat, il devrait quitter l'ambassade.

Quand je l'avais rencontré, à son arrivée, j'avais été frappée par sa taille de géant, par ses cheveux grisonnants,

* Si tu es fatiguée, Anat, on peut repousser l'entretien à demain. – Ne t'inquiète pas. Ça va aller.

avec ça et là quelques mèches brunes, et par ses yeux bleus globuleux qui lui donnaient un regard de prédateur s'apprêtant à fondre sur sa proie.

La chevelure de Jonathan Green était maintenant devenue toute blanche.

Au lendemain de notre première rencontre, après le travail, il m'avait proposé de dîner et de prendre une tequila avec lui. Pour m'appâter, il m'avait dit que nous boirions ce verre "à la mexicaine", que sa mère venait à l'origine d'un village du golfe du Mexique, et qu'il était donc par ses gènes autant latino que canadien.

Bien qu'assez peu convaincue par cette histoire, j'avais accepté son invitation.

La chanson *When I Need You* de Julio Iglesias enveloppait les lieux d'une douce atmosphère. Jamais je ne m'étais sentie aussi troublée et confuse... Nous avons tous les deux commandé un poulet, bien sûr "à la mexicaine", accompagné d'oignons hachés, de poivrons et de champignons... Ensuite, devant l'insistance de Joe, j'acceptai de vider une tequila d'un trait et, en suivant son exemple, de mordre aussitôt la tranche de citron saupoudrée de sel qui recouvrait le verre lorsqu'il nous avait été servi, puis de sucer le zeste en me délectant de ce goût amer et piquant.

Le feu de cet alcool, qui avait ravagé mes entrailles sur son passage, fit de ce colosse aux yeux globuleux et cristallins mon ami. À compter de ce jour-là, Jonathan Green et moi ne nous étions plus quittés.

De manière à rassurer Joe, je me forçai à sourire et me redressai en posant les coudes sur le bureau, prête à accueillir le demandeur d'asile soudanais. Je n'avais guère envie d'être, en plus, taraudée par un sentiment de culpabilité vis-à-vis de tous ces gens qui attendaient dehors et qui avaient

grandement besoin de mon aide. D'un pied, je poussai la petite plaque chauffante à quelque distance du bureau et attrapai la tasse de Joe pour avaler une gorgée de son café froid et épais.

La porte s'entrouvrit et, au lieu du grand gaillard intrépide que je m'attendais à voir surgir, puisque telle était l'image que je m'étais faite de Salva Quajee, une frêle tête noire apparut dans l'entrebâillement. Sur ce visage d'ébène, on ne voyait que l'éclat de deux yeux tristes et doux, légèrement humides, comme des perles de rosée scintillant sous un ciel étoilé. Il balaya la pièce d'un regard anxieux, scrutant chaque recoin et chaque élément du mobilier, comme s'il allait pénétrer dans une chambre d'exécution.

Au bout de quelques instants, le jeune homme s'avança vers nous, hésitant, en continuant d'observer d'un œil fébrile tout ce qui l'entourait. Peu à peu, il sembla se détendre. Il s'immobilisa au milieu de la pièce, les pieds écartés, les mains croisées à hauteur de la taille comme un joueur de foot s'appêtant à contrer un coup franc.

— *So... Your name is Salva Quajee**..., lui dit Joe en souriant, pour le mettre à l'aise.

Le jeune homme hocha la tête. Il avait un front large et dégarni qui écrasait le reste de son visage.

En arabe littéral, je lui présentai Jonathan. Je lui expliquai que ce responsable canadien comptait parmi ceux qui décideraient de lui accorder ou non le statut de réfugié. Je l'invitai ensuite à prendre place face à nous, en lui désignant la chaise en métal dont l'assise était revêtue de cuir pourpre.

Salva, qui semblait maintenant rassuré, se décida à s'asseoir... Mais c'est alors que ses yeux tombèrent sur la petite plaque électrique que j'avais écartée du bureau.

* Donc... Votre nom est Salva Quajee...